

LE FOOT, MIROIR GROSSISSANT DU CAPITALISME

Chaque été, les montants annoncés lors du mercato dépassent l'entendement. Sport populaire par excellence, comment le football, symbole de la mondialisation a-t-il désormais perdu la boule ?

Julien Collinet

À quelques jours du début de la Coupe du monde, dans ce parc de la région bruxelloise, des gamins s'enthousiasment à taper dans un ballon usé. Des sacs à dos font office de poteaux de but. Après avoir glissé la balle au fond des cages, l'un d'eux parade autour de ses copains, vêtu d'un t-shirt du FC Barcelone siglé du chiffre 11 et du nom de Neymar, symbole d'un football désormais mondialisé. Partout dans le monde, les enfants encensent les mêmes idoles et portent les mêmes maillots : Messi, Ronaldo ou Neymar. Le joueur brésilien fut l'été dernier, l'incarnation d'un football où l'argent semble régner maître. Transféré de Barcelone au PSG, pour un montant de 222 millions €, il devenait le joueur le plus cher de l'histoire, devant MBappé, transféré quelques jours plus tard pour 145 millions dans le même club. Sur l'année 2017, les équipes des cinq plus grands championnats européens¹ ont dépensé 5,9 milliards € pour recruter des joueurs. L'inflation est criante. En 2010, elles ne dépensaient « que » 1,5 milliards €.

L'argent dans le football n'est pas nouveau nuance toutefois Ludovic Lestrelin, chercheur à l'université de Caen en sociologie du sport. Dès les années 30, il y a eu une mise en spectacle du sport, même si depuis quelques années la financiarisation du football s'est imposée.

Jusque dans les années 70-80, les clubs de football vivaient essentiellement grâce aux recettes de billetterie à l'entrée des stades et aux subsides. Aujourd'hui, ce sont en partie les droits TV qui font tourner l'industrie du ballon rond. Pour le championnat d'Angleterre, compétition nationale la plus suivie au monde, ces droits de retransmission s'élèvent à 3,6 milliards € par an contre 60 millions, il y a 20 ans, soit 60 fois plus ! En France, le groupe espagnol Mediapro, propriété à 51 % d'un fonds chinois raflait en mai dernier, les droits du championnat pour un montant annuel de 1,15 milliard €. À côté, le championnat Belge fait pâle figure avec ses 80 millions € de droits TV.

Le joujou des milliardaires

Autre explication quant au caractère inflationniste du football : l'arrivée récente d'investisseurs disposant de moyens colossaux, venant notamment du Golfe. Le Paris-Saint-Germain, a ainsi été racheté par un fonds souverain du Qatar, Manchester City par le Cheikh Mansour, fils du fondateur des Emirats arabes Unis. Ces deux équipes avaient été la saison dernière les plus dépensières sur le marché des transferts avec respectivement 373 et 244 millions €.



DOSSIER

COMMENT LA FINANCE A TUÉ LE FOOT

Au cours de notre enfance, on a tous tapé dans un ballon lors d'un match improvisé dans la cour de l'école. Chaque week-end, des bénévoles se démènent pour organiser des matchs pour les gamins, laver les maillots ou tenir la buvette. Le football est avant-tout un vecteur de lien social, un sport censé prôner des valeurs collectives. Mais alors que la Coupe du monde bat son plein, le football professionnel, lui, semble obéir avant tout à la loi du marché. Sommes astronomiques, joueurs transformés en actifs financiers, vies sacrifiées, comment la finance est-elle parvenue à tuer l'essence de ce jeu ?



Pour moi, ce ne sont pas des investisseurs, qui ont une visée de rentabilité économique détaillée Jean-François Brocard, économiste du sport à l'Université de Limoges. Il est de toute façon quasiment impossible de faire de l'argent en achetant un club de foot. Ils cherchent du « soft power », de l'image et de la reconnaissance.

Le football est une forme de miroir grossissant des mutations du capitalisme estime, lui, Ludovic Lestrelin. Jusque dans les années 70-80, les grands clubs étaient intimement liés aux vieilles industries, minières ou automobiles à l'image d'un capitalisme paternaliste. Aujourd'hui des investisseurs viennent de partout dans le monde comme dans notre économie mondialisée.

Exemple significatif, sur les huit clubs officiant en deuxième division belge, six appartiennent à des investisseurs étrangers. Mais que peuvent bien faire des Egyptiens, Thaïlandais, Chinois, Russes, Allemands ou Coréens dans un championnat si peu médiatisé ?

Il y a de plus en plus de milliardaires dans le monde et le football cristallise les passions. Or il n'y a pas des centaines de clubs à vendre, donc ils se rabattent sur la D2 belge explique Stijn Francis, agent de joueurs. Un constat partagé par l'économiste Luc Arrondel. Si l'on fait référence à la consommation ostentatoire des très riches, il apparaît que l'accumulation de voitures de luxe, de demeures somptueuses ou de yachts ne permet pour certains que de se différencier des « seulement riches ». D'autres biens doivent satisfaire ce besoin de « statut », de « prestige » et de « pouvoir ». Et un club de football permettrait d'assouvir cette recherche de distinction².

Parmi ces propriétaires étrangers actifs en Belgique, deux sont déjà propriétaires d'un autre club. L'oligarque russe Dmitri Rybolovlev (242^e fortune mondiale) possède en plus du Cercle de Bruges, le club de Monaco, l'homme d'affaires thaïlandais Vichai Srivaddhanaprabha (388^e fortune) est lui, patron des clubs de Louvain et Leicester en Angleterre. On ne peut faire jouer que 11 joueurs le dimanche poursuit Jean-François Brocard. Posséder un club de second plan permet donc de les prêter afin qu'ils aient du

temps de jeu pour pouvoir ensuite les revendre. C'est une manière de diversifier les possibilités de gérer leurs actifs (sic).

Pour Stijn Francis, le foot belge est très physique, il faut être dur et fort, c'est donc très formateur. Et à la manière d'une multinationale, ces investisseurs vont faire jouer la concurrence entre les différentes législations des pays afin d'en tirer profit. La fiscalité est très intéressante pour les clubs en Belgique. 80 % du précompte professionnel peut être récupéré et les cotisations de sécurité sociale sont plafonnées.

Les règles sont également assez souples en Belgique afin d'obtenir un passeport pour les sportifs. La Belgique devient ainsi une porte d'entrée sur le marché européen pour des joueurs africains ou sud-américains, dont la cote pourra ensuite monter en flèche.

Messi touche 40 fois plus que la joueuse la mieux payée au monde, 500 fois plus qu'un Belge moyen.

Les agents, au cœur du système

À l'inverse de bien d'autres secteurs, dans le football, ce sont les traiteurs, à savoir les joueurs, qui tirent le plus profit de cet afflux de capitaux, touchant des salaires que beaucoup qualifient d'indécents. La masse salariale des clubs européens de football avoisine les 65 % de leur chiffre d'affaires. Lionel Messi, en cumulant son salaire, ses primes et revenus publicitaires a empoché 126 millions € lors de la saison qui vient de s'achever, soit 345 000 € par jour. Le diable rouge le mieux payé, Kevin de Bruyne touche lui entre 16 et 18 millions € de salaire annuel. À titre de comparaison la joueuse de foot la mieux payée au monde reçoit 400 000€ par an.

Et dans ces échanges se situent des intermédiaires propres au monde du spectacle : les agents. Lors du transfert du joueur français Paul Pogba de la Juventus de Turin à Manchester United, son agent Mino Raiola a empoché 49 millions d'euros pour la simple signature d'un contrat. Soit l'équivalent de cinq années de travail de son (très bien payé) client.

Mais à quoi sert un agent ? Pour Jean-François Brocard, leur rôle est essentiel. Un agent va apporter de l'information au club, savoir si un joueur est sérieux, s'il ne fait pas trop la fête, s'il n'a pas eu une blessure grave auparavant.

QUE LE PLUS RICHE GAGNE

Les disparités financières entre les clubs sont gigantesques. À titre de comparaison, le FC Barcelone possède un budget annuel de 897 millions € contre 50 millions € pour Anderlecht, le plus « riche » des clubs belges. Et Mouscron, l'un des rares clubs wallons professionnels affichait en 2016 un budget de 6 millions €. Difficile donc pour les petites équipes d'attirer des joueurs talentueux, souvent motivés par l'appât du gain et donc de rivaliser avec des adversaires aux moyens bien supérieurs. L'un des meilleurs moyens de gagner de l'argent est de participer à la plus lucrative des compétitions : la Ligue des champions, qui réunit les 32 meilleures équipes du continent européen. 1,3 milliards d'euros sont répartis entre les équipes participantes selon leurs performances dans la compétition.

Mais tout est fait aujourd'hui pour que les clubs les plus huppés y participant et aillent très loin dans la compétition au détriment des autres. Créeé en 1955, cette compétition, n'accueillait à l'origine, que les vainqueurs du championnat de chaque pays européen. Aujourd'hui, les plus gros championnats voient jusqu'à cinq de leurs équipes qualifiées, alors que la grande majorité des pays européens ne sont eux, même pas représentés.

Le format a également changé. Jusqu'en 1991, les matches se déroulaient totalement à élimination directe, laissant place au suspense et au spectacle. De nos jours, les équipes passent par des poules où elles s'affrontent plusieurs fois en matchs aller-retour. L'avantage est double : le nombre de matchs est multiplié pour le plus grand plaisir des diffuseurs et on écarte au maximum les aléas inhérents au sport pour le plus grand plaisir des clubs puissants. Un star se méforme, des conditions climatiques difficiles et une grande équipe pourrait se retrouver éliminée. Désormais les risques sont limités et les probabilités de gain pour les plus riches multipliées.

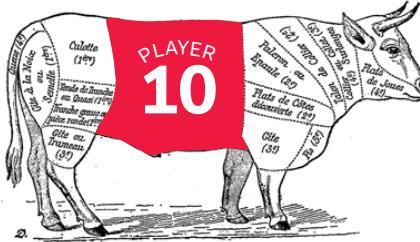


¹. Angleterre, Espagne, Allemagne, Italie et France.
². L'argent du Football, Cepremap, 2018.

FOOTBALLEURS À LA DÉCOUPE

Un être humain vendu à la découpe tel du bétail, à des fonds spéculatifs. Aussi effroyable que cela puisse paraître cette pratique a pourtant été monnaie courante dans le monde du football.

Julien Collinet



Le principe de la TPO (third-party ownership) ou tierce propriété est apparu dans les radars médiatiques lors de l'arrivée en 2006 de deux Argentins, Carlos Tevez et Javier Mascherano, dans le club londonien de West Ham. Ces joueurs appartenaient en réalité à un homme d'affaires irano-britannique, Kia Joorabchian et étaient « loués » au club via un fonds d'investissement basé dans un paradis fiscal : les îles vierges.

La mise en place en 2007, d'une régulation censée empêcher de tels procédés a au contraire complexifié l'ingénierie financière dans le football et la TPO a envahi l'intégralité de l'Europe.

Comment fonctionne la TPO ?

Lorsqu'un club ne dispose pas des ressources nécessaires pour acheter un joueur, un fonds d'investissement intervient et lui propose de lui prêter de l'argent en échange d'une partie des droits du joueur. Autre cas, un club endetté se renfloue en vendant des parts de ses joueurs.

Quand le joueur est revendu, le fonds touche un pourcentage du transfert, correspondant au montant des parts qu'il possède.

Exemple avec l'ancien joueur du Standard de Liège Eliaquim Mangala vendu à Porto en 2011 pour 6,5 millions €. L'ancien homme fort du Standard, Lucien D'Onofrio, récupère alors de façon opaque via sa société Robi Plus, 10 % du joueur, soit une valeur de 650 000 €. Quelques mois plus tard, fauché, le club de Porto cède, en plus, 33,3 % du joueur au hedge fund Doyen Sports. En 2014, Mangala est transféré à Manchester City pour 40,5 millions. Jackpot pour Doyen et D'Onofrio qui récupèrent respectivement 13,4 et 4 millions €, soit plus de 6 fois la mise de départ !

Cerise sur le gâteau, Doyen Sports ne prend absolument aucun risque et est assuré de gagner à tous les coups. Les Football Leaks ont en effet permis de révéler que si un joueur n'était pas vendu après trois ans, le club devait reverser à Doyen la valeur du joueur, +30 %. Soit un intérêt garanti de 10 % annuels.

« Esclavage moderne »

Bien souvent, les joueurs n'étaient même pas au courant que leurs droits étaient cédés à un fonds d'investissement. Ce dernier, tout puissant, exigeait alors régulièrement le transfert d'un joueur, contre le bon vouloir de celui-ci, posant d'évidentes questions morales. En 2015, Michel Platini alors président de l'UEFA avait même qualifié la TPO « d'esclavage moderne. »

Pour y remédier, la FIFA a de nouveau légiféré en 2015, en l'interdisant « Mais les clubs brésiliens, portugais ou Valence et l'Atlético Madrid ont tellement utilisé la TPO, que l'on peut être certain qu'elle existe encore. », estime Jean-François Brocard, économiste du sport.

Bien souvent, les joueurs ne sont même pas au courant que leurs droits ont été cédés à un fonds d'investissement.

Surtout, la loi peut-être contournée. Notamment grâce à la TPI¹. Dans cette variante, les fonds d'investissement prêtent de l'argent aux clubs. Lors de la vente d'un joueur, le montant du transfert part alors directement dans les caisses du fonds d'investissement. Financiarisation extrême, ces dettes peuvent être ensuite titrisées et revendues sur les marchés financiers, à l'image des subprimes.

Doyen mène également une bataille judiciaire afin de remettre la TPO au goût du jour. Sanctionné par la FIFA pour avoir conclu un contrat de TPO avec Doyen malgré l'interdiction, le modeste club amateur de Seraing évoluant en D3 a attaqué la FIFA devant la cour d'appel de Bruxelles. En cas de victoire, le futur jugement pourrait bien faire jurisprudence et la TPO, être réhabilitée à long terme. ■

1. Third Party Investment

LES NAUFRAGÉS DU FOOT

Pas moins de 23 % des joueurs évoluant en division 1 en Europe sont africains. Comme dans l'économie traditionnelle, les capitaux viennent du Nord et la main d'oeuvre du Sud.

Mais pour beaucoup d'africains, l'Europe et le football demeurent un miroir aux alouettes.

Julien Collinet

En 2003, le club de Beveren faisait sensation en alignant dans son équipe pas moins de 10 Ivoiriens. L'entraîneur, Jean-Marc Guillou avait fondé une académie de football à Abidjan et faisait venir en Belgique ses meilleurs espoirs, avec à la clé des résultats inespérés pour ce petit club flamand. Parmi eux, un certain Yaya Touré qui deviendra l'un des meilleurs joueurs du monde, évoluant à Barcelone ou Manchester City et remportant 4 fois le Ballon d'or africain.

Mais derrière cette belle histoire, la réussite de ces joueurs a renforcé dans l'imaginaire collectif que le football était un moyen d'échapper à la pauvreté et que la Belgique était la porte d'entrée pour la Ligue des Champions explique Sophie Jekeler, directrice de la Fondation Samilia qui sensibilise le public sur la traite d'êtres humains, notamment en Côte d'Ivoire.

Il y a quatre ans, l'association est alertée par l'existence d'un terrain désaffecté à Anderlecht. À quelques centaines de mètres du prestigieux Parc Astrid, des Africains, parfois sans-papiers, s'entraînent quotidiennement dans l'hypothétique espoir d'être remarqué par un recruteur. Ils sont pourtant souvent trop vieux. Après 20 ans, on n'a plus aucune chance de percer dans le foot et ils refusent de rentrer en Afrique, car ce serait un aveu d'échec, notamment auprès de leurs familles.

Dans le meilleur des cas, ils sont arrivés à Bruxelles après avoir été recrutés par des clubs en Slovaquie ou en Macédoine. Après une blessure ou des résultats insatisfaisants, leur contrat n'a pas été renouvelé et ils sont restés en Europe. Pour d'autres, ils ont été invités par un club pour passer un test, mais celui-ci n'a aucune obligation de s'assurer qu'ils rentrent dans leur pays.

Enfin, plus rare, certains se sont fait escroquer. Des pseudos-managers vont voir les familles et leur garantissent que leur enfant est une future star. Les familles vont s'endetter auprès de leurs voisins et paient jusqu'à 8000€ pour faire venir leur enfant en Europe. Une fois arrivé, l'agent a disparu et l'enfant est livré à lui-même, sans un sou pour rentrer chez ses parents.

Selon la fondation, ils seraient entre 600 et 800 Africains à errer en Belgique et près de 20 000 en Europe. ■



LES TRAVAILLEURS RESTENT SUR LE BANC

Quelques jours avant le début de la Coupe du monde, Nike et Adidas ont été épinglees par le collectif Ethique sur étiquette dans un rapport montrant que la part revenant au travailleur sur une paire de baskets a baissé de 30 % depuis 20 ans. Sur un maillot de foot vendu 90€, un travailleur touchera seulement 80 centimes. Les marques ont délaissé progressivement la production en Chine pour se tourner vers le Cambodge ou le Vietnam où les salaires sont encore plus faibles. Dans ces pays, ils sont estimés de 45 à 65 % inférieurs au salaire vital. Comme souvent, le salarié devient une variable d'ajustement conjuguée à des pratiques d'évasion fiscale (Nike économiserait 60 millions \$ par an selon la Tribune de Genève). Ces économies sur les travailleurs pauvres profitent notamment aux stars du ballon rond. Nike offre 20 millions € de revenus sponsoring à Cristiano Ronaldo, 12 millions à Neymar et à l'Argentin Lionel Messi, touche 12 millions € d'Adidas. Les actionnaires ne sont pas en reste puisque le chiffre d'affaires de ces deux marques a doublé en 10 ans et depuis 2006, Nike a reversé plus de 10% de son chiffre d'affaires à ses actionnaires sous forme de dividendes.

Si en 2017, Nike et Adidas avaient décidé de verser autant de dividendes qu'en 2012, 2,1 milliards d'euros et 229 millions d'euros auraient été économisés, leur permettant de couvrir un salaire décent pour le million de travailleurs qui travaillent chez leurs fournisseurs en Asie.